



V





306

8.
ON NE S'AVISE JAMAIS

DE TOUT.

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE EN PROSE,

Mêlé de morceaux de Musique;

Représenté sur le Théâtre de la Foire St Laurent,
le Lundi 14 Septembre 1761.

Par M. SEDAINE.

La Musique de M. De M***

Le prix est de 24 sols avec les Ariettes & Vaudevilles
gravés à la fin.



A PARIS,

Chez Claude HERRISSANT, Imprimeur-Libraire
rue neuve Notre-Dame, aux trois Vertus.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES.

M. TUE, Médecin, Tu- M. La Ruelle.
teur & Amoureux de
Life.

LISE, Amante de Dor- M^{lle} Nessel.
val.

DORVAL, Amant de M. Clairval.
Life.

MARGARITA, Due- M^{lle} Deschamps.
gne.

UN COMMISSAIRE. M. Audinot.

UN PORTE - FAIX. M. Parent.

UN AVEUGLE. M. Guisac.

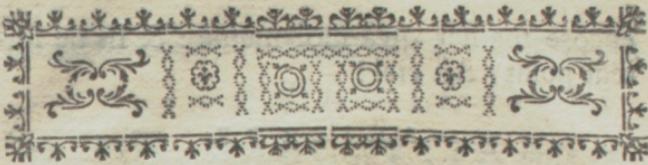
La Scène est à Paris dans une rue.

PARIS.

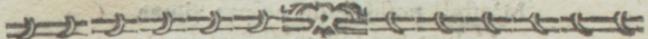
Chez Claude HARRISANT, Imprimeur-Libraire,
rue de la Harpe, aux trois Verreries.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation de l'Académie.



ON NE S'AVISE JAMAIS
DE TOUT.
OPÉRA COMIQUE.



SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une place publique, une rue, une petite maison à droite du Théâtre plus avancée que les autres : au dessus de la porte de la maison qui ouvrira en dehors, il y aura une petite fenètre.

(Dorval sort d'une air inquiet ; il a son épée & son chapeau , comme s'il alloit les mettre. Il rentre dans la maison , & les donne à quelqu'un.)

DORVAL seul.

JE vais, je viens, & ils ne sortent point, & ils ne sortent point ! ils ne peuvent pas tarder. Que de ruses j'ai employées, que de déguisemens ! ils ne sortent point, & ne pouvoir

A ij

2 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

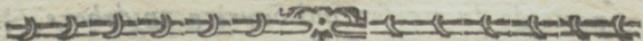
encore me fier qu'à moi-même : & ils ne for-
tent point ! Ah ciel !

A R I E T T E.

Dieu des Amours,
Si tu dois ton secours
A l'Amant le plus tendre
De ceux qu'enflamment tes ardeurs,
De ceux dont tu soumets les cœurs,
De ceux qui vivent sous ta loi,
Qui plus que moi
Doit y prétendre ?

M'est-il possible de ne pas aimer
L'objet qui fait m'enflammer ?
Sageffe & beauté,
Esprit & bonté
Se trouvent ensemble :
Lise les rassemble.

Dieu des Amours, &c.



S C E N E II.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL.

DORVAL.

AH! voici nos persécuteurs. Quoi! Lise n'est
pas avec eux? Ah! si quelque accident... Si
je me croyois... non...

SCENE III.

M. TUE, MARGARITA *mise en duegne avec un trousseau de clefs : il faut que son tablier ait des poches, pour y mettre un Livre.*

M. TUE.

L'Avez vous enfermée dans la chambre sur le derriere ?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Où est la clef ?

MARGARITA.

La voilà,

M. TUE.

Avez-vous fermé l'antichambre :

MARGARITA.

Oui.

M. TUE

La clef ?

MARGARITA.

La voilà, & voici aussi celle du bas de l'escalier.

M. TUE.

Je parie que vous n'avez pas fermé les contrevents.

MARGARITA.

C'est par où j'ai commencé.

A iij

4 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

M. TUE.

Et les doubles chassis ?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Si je pouvois la garder moi-même ! mais mon
maudit état de Médecin....

ARIETTE.

Un Marchand
Dans sa boutique
Attend
Le chaland,
La Pratique :
Il tient là, là, là,
Et sa femme & son or,
Ses billets, son coffre fort.
Tout est là, là, là.
Qui le trompera ?
Tout est sous ses yeux,
Tout est pour le mieux.

Mais un Médecin favant,
Allant,
Venant,
Trottant,
Courant,
Vit chez autrui,
Jamais chez ; lui ;
C'est une mort :
Encor

Un Marchand, &c.

SCENE IV.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL
en domestiques & bégayant.

MARGARITA.

Tenez, voilà ce domestique d'hier au soir.
M. TUE.

Que veux-tu, mon garçon ?

DORVAL.

Mon... mon... mon... Monsieur, ve.. ve..
venez donc, donc vite; ma... ma... ma.

M. TUE.

J'y vais, j'y vais, je ne fors que pour cela :
tu lui diras que... Bon, il est déjà bien loin,
ce garçon-là : il fait bien de marcher plus vite
qu'il ne parle.

SCENE V.

M. TUE, MARGARITA.

M. TUE.

AH! sitôt mon mariage fait, je compte
bien de quitter la médecine; je ne vivrois pas.

MARGARITA.

Vous vouliez me dire quelque chose.

M. TUE.

Ah! n'écoute-t-on pas? Non: oh ça, Margarit,

NA iv

3 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

je vous ai prise pour garder ma pupille, qui va être ma femme.

MARGARITA.

C'est ce que je disois.

M. TUE.

Et c'est ce qu'il ne faut pas dire; je ne veux pas qu'on croie que je l'épouse parce qu'elle est riche.

MARGARITA.

Mon sieur, je vous assure.

M. TUE.

Paix: je ferai, je crois, content de vous. Le Signor Zelotini....

MARGARITA.

Il doit vous avoir témoigné de moi....

M. TUE.

Oui, oui: il dit cependant que vous aimez l'argent.

MARGARITA.

Je l'aime comme on doit l'aimer.

M. TUE.

Il dit aussi que vous êtes un peu musarde, que vous vous arrêtez à toutes les portes. Ce sont ses termes.

MARGARITA.

Moi, Monsieur!

M. TUE.

Il dit de plus que vous avez fait mourir sa première femme de chagrin; mais cela ne fait rien, pourvu que vous soyez exacte.

MARGARITA.

Je vous assure, Monsieur.

M. TUE.

Ne m'interrompez pas, j'ai mille choses dans

OPÉRA COMIQUE,

la tête à vous dire, & cela me brouille. Ah...
Lise n'a-t-elle parlé à personne dans le coche?

MARGARITA.

Si, à un jeune homme.

M. T U E.

Tantpis. Comment, comment un jeune homme;

MARGARITA.

C'est le frere d'une Pensionnaire du même
Couvent : il nous a quittés à cinq lieues d'ici, &
il ne lui a seulement pas dit adieu.

M. T U E.

Pas dit adieu ! cela ne proueroit rien : enfin
je ne veux plus qu'elle parle à personne.

MARGARITA.

Mais à moi.

M. T U E.

Ah, à vous, à moi, à nous. Ensuite je veux...
Eh bien, ne voilà-t-il pas que vous regardez
ailleurs, au lieu de m'écouter ?

MARGARITA.

Moi, point du tout.

M. T U E.

Écoutez bien.

MARGARITA.

Oui, Monsieur.

M. T U E.

Je veux, faites attention, que lorsqu'elle sortira,
& elle ne sortira que les Dimanches & Fêtes,
ainsi qu'aujourd'hui; je veux qu'elle aille toujours
devant elle, jamais de côté, le voile baissé, les
mains sous son mantelet ou dans ses poches.
Quand elle les aura là, elle ne les aura pas

8 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

Quand une main donne une Lettre, c'est une main qui la reçoit.

MARGARITA.

C'est vrai.

M. T U E.

Je veux, prenez-y bien garde, je veux qu'elle soit toujours devant vous à votre main droite, à la distance de votre bras, afin que vous puissiez l'arrêter, si elle va trop vite. Ne vous laissez jamais couper par un carrosse, quand il en passe un : faites-lui tourner le visage vers la muraille; elle n'a que faire d'espionner ce qui se passe dans les carrosses.

MARGARITA.

Oui, Monsieur : est-ce tout ?

M. T U E.

Tout vous n'y êtes pas. Tenez, voici un Livre que j'ai acheté à Florence, à la succession d'un Portugais : c'est un Livre qui.... ah ! un Livre d'or.

MARGARITA.

Est-ce pour elle ?

M. T U E.

Non, c'est pour vous.

MARGARITA.

Pour moi ?

M. T U E.

Oui, pour vous ; je veux que vous le lisiez, & que vous vous instruisiez comment il faut garder une fille. Lisez, lisez.

MARGARITA.

Je fais, Monsieur, tout ce qu'il faut savoir.. pour...

M. T U E.

Lisez, lisez, je n'ai pas mes lunettes.

MARGARITA *tirant ses lunettes.*

Donnez; voyons donc ce beau Livre.

M. T U E.

Ne sont-ce pas là mes lunettes ?

MARGARITA.

Vous avez laissé les vôtres sur la chaise au-
près de Life.

M. T U E.

Lisez donc.

MARGARITA.

Com... *Compendium Cythereum.* Qu'est-ce
que cela veut dire ?

M. T U E.

C'est comme qui diroit... Au reste le titre n'y
fait rien. Passez l'introduction, la préface, l'a-
vis au Lecteur.... là là.

MARGARITA.

Chapitre premier. Des boissons, potions, lo-
tions, & alimens propres : alimens propres ?

M. T U E.

Oui, alimens propres; allez toujours.

MARGARITA.

Et alimens propres à substanter la vertu, &
à corroborer la sagesse, la sage nature ayant pro-
duit des herbes qui...

M. T U E.

Ensuite, ensuite lisez les titres seulement.

MARGARITA.

Chapitre deux. Des haha... Des haha!..

M. T U E.

Oui, des haha.

MARGARITA.

Comme coëffes, cocluchons, mantelets, corps, pieces de corps, corceës, mouchoirs, doubles mouchoirs, triples mouchoirs.

M. TUE.

Je veux qu'elle mette de tout cela; le détail suit après, Chapitre troisieme.

MARGARITA.

Chapitre troisieme. Des interdictions, comme encre, plumes, papiers, lectures. Ah! Monsieur, il faudroit pourtant lui laisser un Livre ou deux pour se récréer.

M. TUE.

Vous avez raison, je lui chercherai dans ma Bibliotheque les récréations mathématiques.

MARGARITA.

Chapitre quatrieme. Des trois cents trente-trois manieres de donner une Lettre, & d'en rendre la réponse.

M. TUE.

Ah! c'est bon cela, faites-y attention: ensuite.

MARGARITA.

Les soliloques d'une fille qui s'ennuie, avec le résultat.... Il y a quelque chose à la marge... , Sachez, Docteur, que les inconséquences du cœur vont plus droit au fait que les conséquences de l'esprit.

M. TUE.

Ah, passez, passez. C'est une mauvaise réflexion d'un jeune Docteur en Droit. Cela n'est-il pas rayé?

MARGARITA.

Oui.

M. TUE.

Après.

MARGARITA.

Les mille & une phrases différentes qui ne demandent que la même chose.

M. TUE.

Comme il n'y aura que moi qui lui parlerai, ce Chapitre est inutile.

MARGARITA.

Les douze maximes sur les Entremetteurs, comme Maîtres de Musique, Maîtres de Danse, Tailleurs, Tailleuses, Coëffeuses, Brodeuses, Marchandes de modes, Ouvrières en Robe, Ouvrières en linge, Ouvrières en... &c.

M. TUE.

Cela a été mis sur des airs : dites-moi le premier mot.

MARGARITA.

Un Chanteur.

M. TUE.

Ah !

A R I E T T E.

Air.

Un Chanteur n'est pas un Caton,
Il n'est pas d'emploi qui l'étonne ;
Quand l'Écolière entend le ton,
Alors sa conduite détonne.

Pour obliger tout favori,
Toute Ouvrière ourdit la trame
Qui cache aux yeux l'Amant chéri ;
Et la Coëffeuse de la femme
Ne sert qu'à coëffer le mari.

12 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

MARGARITA.

Ah! Monsieur, Life est si simple : à quoi tout cela sert-il?... Life est d'une simplicité....

M. TUE.

Ne vous y fiez pas, il faut toujours supposer aux jeunes filles trois fois plus d'esprit qu'elles n'en montrent. Donnez-moi cela.

(*M. Tue prend & feuillette le Livre, en se servant des lunettes de Margarita.*)

MARGARITA.

ARIETTE.

Me prenez-vous pour une buse ?

Il n'est, Monsieur, aucune ruse

Dont fille sache user,

Qui puisse m'abuser.

Je suis native de Raguse,

Et j'arrive de Syracuse.

En vain fillette voudroit essayer

D'employer

Adresse,

Finesse,

Souplesse,

Simplesse,

Les pleurs,

Les douleurs,

Les humeurs,

Les vapeurs,

Rien ne peut me toucher,

Je suis dure comme un rocher,

Je suis native de Raguse,

Et j'arrive de Syracuse.

SCENE VI.

M. TUE, MARGARITA, DORVAL.

DORVAL *habillé en captif, une chaîne au bras, un longue barbe blanche, un manteau & une guitarre.*

Vieille abominable ! écoutons.

M. TUE.

Je vous crois ; mais on ne fauroit avoir trop de précautions : allez la chercher avant qu'il y ait plus de monde dans la rue. Qu'est-ce que vous faites là ? qu'est-ce que vous demandez ?

DORVAL.

Mon charitable Gentilhomme.

M. TUE.

Laissez-moi.

DORVAL.

Ma bonne Dame, ma vertueuse Princesse.

M. TUE.

Vous lui... vous lui... Je ne fais plus ce que je voulois dire : Diable soit de l'homme.

MARGARITA.

Laissez-nous donc en repos.

M. TUE.

Conduisez-la au petit Couvent, & vous la ramènerez sitôt après.....

TRIO.

M. TUE.	DORVAL.	MARGARITA.
Laissez-nous donc en liberté ;	Pauvre petite charité : Un vieillard dans l'adversité ;	La liberté, la liberté. Ah ! ciel, qu'on est persécuté !
Nous n'avons rien, en vérité.	Je fors de la captivité, Soulagez donc ma pauvreté : Mon Gentilhomme, en vérité, Ma noble Dame, en vérité,	En vérité, en vérité, La liberté.
Enfin pour ne vous rien celer, Êtes-vous là pour écouter ?	Je languis dans la pauvreté.	J'écoute ; vous pouvez parler. Hé, pourquoi nous persécuter ?
	Pauvre petite, &c.	

M. TUE.

Donnez-lui donc quelque chose, & qu'il s'en aille.

MARGARITA.

Tenez, voilà deux liards.

M. TUE.

Il y en a un pour elle, & un pour moi.

DORVAL.

Que la rosée du ciel, & que la graisse de la terre....

M. TUE.

Hé, laissez-nous. Ah, le voilà parti enfin... Enfin je ne fais plus où j'en étois, cet homme m'a tout étourdi. Allez chercher Lise ; je vais à cette

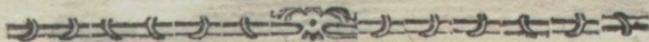
cette consultation. (*Il revient sur ses pas, & dit :*) Je reviendrai.

DORVAL.

Ah, noble Dame, vertueuse Princesse!

MARGARITA.

Adieu, bon homme, adieu.



SCENE VII.

DORVAL seul.

ARIETTE.

JE vais te voir, charmante Life,
Mes yeux vont rencontrer les tiens;
Craignons que leur vive surprise
Ne nuise

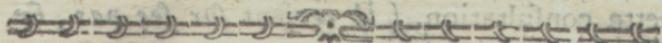
A nos tendres liens.
Sous une feinte indifférence
Cachons, s'il se peut, nos ardeurs
Trop animés par l'espérance,
Gardons-nous de trahir nos cœurs.

Je vais te voir, charmante Life,
Mes yeux vont rencontrer les tiens;
Craignons que leur vive surprise
Ne nuise
A nos tendres liens.

(*Il exprime ici, en se retirant, tout le plaisir qu'il a à la voir.*)



B



SCENE VIII.

LISE, MARGARITA, DORVAL.

LISE.

AH! ma bonne! Ah! que c'est beau les rues!

MARGARITA.

Oui, cette rue-ci est belle.

LISE.

J'y respire un air plus pur, plus frais, plus doux. Ah....

MARGARITA.

Quoi!

LISE.

Ah! ma bonne, mes genoux tremblent sous moi.

MARGARITA.

C'est le grand air.

LISE.

Arrêtons ici un instant.

MARGARITA.

Je le veux bien, il ne passe personne.

LISE.

Ma bonne, pourquoi donc toute cette contrainte?

MARGARITA.

Votre Tuteur a ses raisons.

LISE.

Est-ce pour se faire aimer?

MARGARITA.

Non; mais afin qu'on ne vous aime pas.

LISE.

Ah! si on m'aimoit, si j'aimois, je ferois
comme une Pensionnaire de mon Couvent.

MARGARITA.

Comment faisoit-elle?

LISE.

Voilà ce qu'elle chantoit :

A R I E T T E.

Jusques dans la moindre chose
Je vois mon Amant empreint;
Quand j'éparpille une rose,
Dans chaque feuille il est peint.

Je le vois dans le nuage
Que l'air promene à son gré;
Pour moi tout est son image.
Mon cœur en a soupiré.

Si je brode quelque ouvrage,
Dans le dessein nuancé
Je vois ses traits, son visage
Sur le canevas tracé.

Si je lis, à chaque page
Son nom me semble placé:
Par l'écho du voisinage
Il est toujours prononcé.

Qu'un son frappe mon oreille,
J'écoute. . . & dans tous mes sens
Mon ame qui toujours veille,
Croit entendre ses accens,
Ces accens, ce ton si tendre,

Ce son de voix enchanteur,
Ces accens qui font entendre
Tout ce qui flatte mon cœur.

Jusques dans la moindre chose, &c.

B ij

13. ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

MARGARITA.

Vous vous moquez de moi, on n'apprend point de pareilles choses dans les Couvens.

DORVAL.

M a noble Dame.

MARGARITA.

Que voulez-vous, je vous ai donné tantôt.

DORVAL.

Je le fais, c'est vous qui avez honoré ma profonde misere des précieux trésors de votre bienfaisance.

MARGARITA.

Hé bien, que demandez-vous?

DORVAL.

Les ronces de la pauvreté n'ont pas étouffé en moi les respectables semences de l'honneur.

MARGARITA.

Cela peut être : après ?

DORVAL.

En tirant votre bourse, vous avez laissé tomber....

MARGARITA.

Moi je ne crois pas.

DORVAL.

Voilà ce que j'ai trouvé cette même place.

MARGARITA.

C'est un louis-d'or : ah ! oui, c'est à moi.

LISE.

Ma bonne, vous devriez lui donner quelque chose.

MARGARITA.

Vous avez raison.

LISE.

Ma bonne.

MARGARITA.

Quoi ?

LISE.

Voulez-vous me permettre de parler à ce
pauvre ?

MARGARITA.

Oui, il ne faut pas les mépriser. (*Elle fouille
dans sa poche.*)

LISE.

Pourquoi portez-vous cette chaîne autour de
votre bras ?

DORVAL.

J'ai été captif à Maroc... Ah! Lise.

LISE.

Ah! Dorval.

MARGARITA.

Tenez, Monsieur le Captif, voilà quatre sols
que je vous donne, une piece de dix-huit deniers,
un petit sol, & cinq liards: cela fait bien qua-
tre sols, car ces petits sols-là ont valu cinq liards.

DORVAL.

ARIETTE.

Air: Divin objet, femme féconde

En beautés,

O Source, source profonde

De clartés,

Que la richesse Orientale

Sur vos habits

Prodigue tout ce qu'elle étale

De rubis.

LISE.

Ah! ma bonne, le beau souhait.

MARGARITA.

Oui, il est beau.

DORVAL.

Quoi ! vous m'avez donné quatre sols , car ces petits sols-là ont valu cinq liards. Ah ! pour vous marquer ma reconnoissance, je veux vous dire les chançons sublimes du Mamamouchi sur le fran de Cappadoce ; ce qui a fondu son cœur comme les neiges du mont Eman , & m'a fait éviter les plus horribles supplices.

LISE.

Ah ! ma bonne , écoutons-le ; j'aime les pauvres, moi.

MARGARITA.

Serez-vous long-temps ?

DORVAL.

Non, Madame.

MARGARITA.

Je veux bien vous donner ce petit divertissement.

LISE.

Je vous remercie.

MARGARITA.

Un louis de 24 liv. & puis 18 liv. font 42 liv. 42 liv. Dites toujours.

DORVAL d'un ton d'Opérateur.

Je fus amené devant le Muphti & le Cady ; le Muphti étoit là , & le Cady ici ; j'avois les pieds & les mains liées avec des cordes de fil d'archal, montées sur des pointes de fer trempées dans de la ciguë ; imaginez ce que c'est. Je demandai ma guitare ; ce n'étoit pas celle-là , c'étoit une autre : on me détacha les pieds , on me détacha les mains , je m'approchai du Muphti qui étoit ici, vous êtes le Muphti ; je m'inclinai & je dis :

Harfeïnam robek milon femur :
Ensuite du Cady qui étoit là :

Harfeïnam robek milon femur.

MARGARITA.

Bon homme, qu'est-ce que cela veut dire,

DORVAL.

Que ma divinité ne cotoye que sa droite. *bis.*

LISE.

Ne cotoye que sa droite ?

DORVAL.

Oui, Madame : style Oriental fait pour nous.
Je préludai.

ARIETTE.

Aladdin,

Fils de Noraddin,

Un jour entra dans son jardin,

A Marg. Harfeïnam robek milon femur,

A Lise. En revenant passez le long du mur,

A Marg. Harfeïnam robek milon femur,

O ma tant douce colombelle,

Réponds, réponds à la voix qui t'appelle ;

Sans toi, je ne fais que gémir,

Sans toi, je n'ai plus qu'à mourir.

Soit que le soleil se leve,

Soit qu'il acheve son cours,

Mon cœur n'a ni paix, ni treve ;

Hélas ! hélas ! il se plaint toujours.

Aladdin,

Fils de Noraddin,

Mangeoit des pommes sans pépins.

MARGARITA.

Ah ! voilà la cloche qui sonne ; pourvu que
ce ne soit pas le dernier coup. Adieu, bon homme
adieu. Il est honnête homme, quoique vieux.

22 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

LISE.

Adieu! adieu!

MARGARITA.

Allez donc vite à présent.

SCENE IX.

DORVAL *seul.*

ARIETTE.

AMour, achève ton ouvrage,
Ramène Life dans ces lieux;

Sur mes efforts jette un nuage

Qui les dérobe à tous les yeux ;

Amour, achève ton ouvrage.

Quoi toujours,

Quoi sans cesse

Ma tendresse

Auroit son cours ?

Quoi ses charmes,

Sans allarmes,

Seroient à moi pour toujours

Amour, achève ton ouvrage, &c.

Ah! je suis perdu; les voilà déjà de retour.

SCENE X.

LISE, MARGARITA.

MARGARITA.

CE bon homme nous a amusées, nous arrivons trop tard; je suis d'une colere.... Aussi c'est vous; je suis trop indulgente, j'ai voulu vous donner un petit divertissement.

LISE.

Ma bonne, je vous en demande excuse.
(à part) Il n'y est plus!

MARGARITA.

Ah! je vous menerai par un chemin....
Faut-il vous le dire mille fois de cotoyer les mai-
sons? vous êtes toujours dans le milieu de la rue.

LISE.

Ma bonne! (à part.) Où est-il?

MARGARITA.

Pour qu'on prenne garde à vous, apparem-
ment....

LISE.

Ma bonne, vous avez raison. (à part.) Ah!
je ne le vois pas.

MARGARITA.

ARIETTE.

Toute fille honnête
Doit baisser la tête,
Sans lever les yeux :
Un air sérieux,
La marche posée,
Toujours disposée
A régler ses pas
Sur la Gouvernante :
On ne marche pas
Comme une imprudente.
Mais, vous, vous... vous retournez.
Vous levez le nez,
Et vous regardez,
Et vous minaudez,
S'il passe en muguet,
L'oreille est au guet ;
Votre air inquiet
Fait qu'il vous regarde,
Et vous prenez garde

S'il en prend souci :

Et vous marchez ainsi.

Toute fille honnête, &c.

LISE.

ARIETTE.

Ah! ma bonne,

Que votre bonté me pardonne :

Vous obéir,

Est mon desir,

Est mon plaisir.

Mais, mais, oh ciel! je ne le vois pas :

Que faire! hélas! hélas!

Oui, ma bonne, &c.

MARGARITA.

Voilà bien des raisons : allons, marchez.
Ne voila-t-il pas encore que vous courez; Allez
le long des maisons : arrêtez donc.

SCENE XI.

MARGARITA, LISE, DORVAL en vieille.

DORVAL jette par la fenêtre une boîte de
poudre sur Lise; & après l'avoir jetté, il dit:

Gare, gare, gare donc.

MARGARITA.

Ah, Dieux!

LISE.

Ah! ma bonne.

OPÉRA COMIQUE

MARGARITA.

C'est de cette fenêtre-là, c'est de cette fenêtre : elle est encore ouverte.

LISE.

Oui, ma bonne, c'est de cette fenêtre : je crois voir quelqu'un.

MARGARITA.

Ah ! comme vous voilà faite !

LISE.

Comme me voilà !

MARGARITA.

Vîte, vîte, un Commissaire.

LISE.

Ah ! ma bonne, où vais-je me mettre ? Frappons à la porte.

MARGARITA.

On l'ouvre.

DORVAL.

Ah ! grands Dieux ! ah ! grands Dieux ! Ma dame, je me jette à vos genoux.

MARGARITA.

Je vais vous faire de belles affaires.

DORVAL.

Ma bonne Dame, ma chere Demoiselle, (bis)
je suis au désespoir.

MARGARITA.

Comment, ne pas dire gare ?

DORVAL.

J'ai tort, pardonnez-moi ; je me jette à vos pieds.

DORVAL.

Entrez toutes les deux chez moi ; je demeure

25 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

LISE.

Pardonnez - lui , elle me fait pitié : levez-
vous , ma bonne.

DORVAL *se leve en baisant la main de Lise.*

Il n'y a qu'à effuyer

MARGARITA.

Vous étalez encore davantage,

DORVAL.

Mesdames, entrez chez moi, je payerai
tout, prêtez-moi les clefs de chez vous.

MARGARITA.

Pourquoi faire mes clefs?

DORVAL.

Oui, vos clefs.

MARGARITA.

Mes clefs?

DORVAL.

Oui, vos clefs.

LISE.

Ma bonne, donnez lui vos clefs;

MARGARITA.

Non; venez, courons.

DORVAL.

Tout le monde dans le marché criera après
elle.

LISE.

Tout le monde criera après moi!

MARGARITA.

Tout le monde crierait après elle; je savois
bien qu'il nous arriveroit quelque malheur.

DORVAL

Entrez toutes les deux chez moi; je demeure

route seule, oui, toute seule; & vous me don-
nerez vos clefs.

LISE.

Vos clefs.

MARGARITA.

Vous ne savez seulement pas où je demeure.

DORVAL.

Vous êtes cette vertueuse Dame qui demeure
par delà le marché chez cet honnête Médecin.

MARGARITA.

Vous le connoissez donc?

DORVAL.

Il m'a sauvé trois fois la vie.

MARGARITA.

Mais, ne pas dire gare!

DORVAL.

Hé, vous avez raison. Entrez chez moi.
Vos clefs.

MARGARITA.

Non, j'y cours.

DORVAL.

Que vous êtes bonne!

MARGARITA.

Restez là vous, baissez votre voile; & vous
bonné femme, ne la quittez pas.

DORVAL.

Ah de ma vie.

MARGARITA.

Gardez-la bien.

DORVAL.

Comme la prunelle de mes yeux.

MARGARITA.

Ne la laissez parler à personne.

28 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

DORVAL.

Ni parler à quelqu'un.

LISE.

Allez donc, ma bonne : vous seriez déjà revenue.

DORVAL.

Ah! Lise,

(*Ils baissent la tête.*)

LISE.

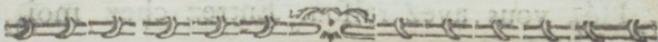
Dorval.

MARGARITA.

S'il vient quelqu'un autour de vous, faites-la entrer. Non, restez : mais ne pas dire gare!

DORVAL.

Ah! vous avez raison. Votre bonne est le panthéon des graces, & le parangon des vertus.



SCENE XII.

DORVAL, LISE.

DORVAL.

Quittons, Lise, quittons ces lieux,
Ufons des instans précieux
Que la fortune enfin nous laisse.

LISE.

Non, Dorval, restons dans ces lieux,
Ces instans sont trop précieux;
Je vois trop toute ma foiblesse.

DORVAL.

Quoi! vous hésiteriez?
Quoi! vous résisteriez,

LISE.

Oui, Dorval, je dois hésiter ;
 Oui, Dorval, je dois résister.

DORVAL.

Savez-vous que rien ne répare
 Ce moment-ci ? s'il nous sépare,
 Il nous sépare pour jamais.

LISE.

Je le fais que rien ne répare
 Ce moment-ci, s'il nous sépare :
 Mais qu'il prépare des regrets !

DORVAL.

Des regrets, des regrets ? quand
 L'hymen dès demain vous donne
 Ma main.

LISE.

Ah ! si je croyois que l'hymen
 Dès demain donnât ma main !

DORVAL.

Votre honneur doit faire ma gloire,
 C'est lui qui doit ferrer nos nœuds,
 Que je serois vil à mes yeux,
 Si j'abusois de la victoire
 Que promettre cet instant heureux !

Votre honneur, &c.

D U O.

LISE.

Oui, Dorval, je me fie à
vous ;

C'est à l'hymen que je me
livre ,

Je vais suivre

Mon époux.

Mon époux doit-il me sur-
prendre ?

Doit-il apprendre

A mon cœur

A perdre l'honneur !

DORVAL.

Tu vas suivre

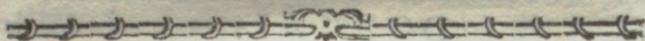
Ton époux.

Ton époux peut-il te sur-
prendre ?

Peut-il apprendre

A ton cœur

A perdre l'honneur ?



S C E N E XIII.

LISE, DORVAL, M. TUE.

DORVAL.

QU'aperçois-je ? voilà le Tuteur. Allons ,
Mademoiselle , marchez devant moi : jour
de ma vie ! je vous apprendrai à sortir sans per-
mission : si je vous quitte d'un instant à présent...

M. TUE.

C'est bien , c'est bien , voilà comme il faut
les mener ; elle m'a l'air d'une maîtresse femme,
elle aura laissé un instant la porte ouverte : la
petite personne étoit déjà dans la rue. Voilà
bien les filles.

SCENE

SCENE XIV.

M. TUE *seul.*

ARIETTE.

U Ne fille est un oiseau
 Qui semble aimer l'esclavage,
 Et ne chérir que la cage
 Qui lui servit de berceau.
 Sa gaieté, son badinage,
 Ses caresses, son ramage
 Font croire que tout l'engage
 Dans un séjour plein d'attraits;
 Mais ouvrez-lui la fenêtre?
 Zeste, on la voit disparaître
 Pour ne revenir jamais.

A mon âge on n'est pas dupe:
 Le sexe qui porte jupe,
 Ne sauroit nous abuser:
 C'est en vain qu'il veut ruser
 Contre une tête un peu sage;
 Nous savons trop qu'à cet âge
 Une fille, &c.

SCENE XV.

MARGARITA, M. TUE.

MARGARITA.

AH! Monsieur, vous voilà? Je suis essoufflée.

M. TUE.

D'où venez-vous? Où allez-vous? Que fait
 Life?

C

32. ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

MARGARITA,

Ah! Monsieur, il nous est arrivé, je vais vous compter...

M. TUE.

Qu'est-ce que vous avez là?

MARGARITA.

Des hardes.

M. TUE.

Pour qui?

MARGARITA.

Pour Life.

M. TUE.

Pour Life? Où est-elle? Où est-elle?

MARGARITA.

Dans cette maison.

M. TUE.

Dans cette maison, dans cette maison?

MARGARITA.

On nous a jetté....

M. TUE.

Comment ah! coquine, je vais t'affommer.

MARGARITA.

Mais, Monsieur, il n'y a qu'à frapper à la porte.

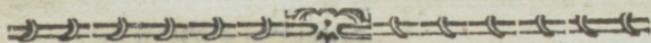
M. TUE.

Frappe donc, frappe donc; mais voyez cette misérable.

DUO.

<p>MARGARITA. Ouvrez, s'il vous plaît, ouvrez donc, Madame, la porte : C'est moi qui vous porte Robes & jupons. Monsieur, hélas ! Non, ce n'est pas. Oui ; croyez-moi En bonne foi. Ouvrez, &c.</p>	<p>M. TUE. Ouvrez, ouvrez donc. Au guet : au feu. Morbleu : Frappons, frappons. Maudite forcierre, A coups d'étrivière Je veux te payer : Oui, dans la rivière De mes mains je veux te noyer.</p>
--	--

(Ici il parolt un Aveugle & un Porte-faix
qui crient au feu, & forment le Quatuor.)



SCENE XVI.

MARGARITA, M. TUE.

LE COMMISSAIRE *suivi d'un Clerc*
& *d'un Recors.*

M. TUE.

AH ! voilà le Commissaire. Ah ! Monsieur,
le Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien ! de quoi s'agit-il ?

MARGARITA.

Ah ! Monsieur,

C ij

M. TUE.

C'est affreux, c'est abominable : un meurtre,
un vol, un rapt.

LE COMMISSAIRE.

Cela paroît sérieux.

MARGARITA.

Cela crie vengeance.

M. TUE.

A l'instant, Monsieur le Commissaire.

MARGARITA.

Oui, Monsieur le Commissaire.

M. TUE.

Ma pupille, une jeune personne. . . .

MARGARITA.

Je passois avec elle.

M. TUE.

On l'a enlevée.

MARGARITA.

Une corbeille d'ordures.

M. TUE.

Un scélérat, sans doute.

MARGARITA.

A été jettée sur elle.

M. TUE.

Dans cette maison,

MARGARITA.

Elle en est toute abymée.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ! cette corbeille.

M. TUE.

Elle n'a que seize ans.

MARGARITA.

La vieille qu'elle est, est venue en pleurant.

LE COMMISSAIRE.

Je n'entends rien à tout ce que vous dites.
Remettez-vous, remettez-vous.

M. TUE.

Hé! j'en'ai pas le temps de me remettre. Pendant ce temps-là, Monsieur le Commissaire, pendant ce temps-là... Ah! Monsieur... ah! maudite coquine... envoyez toujours chercher le guet trois escouades.

LE COMMISSAIRE.

Va vite chercher la Garde.

M. TUE.

Il n'y a plus ni mœurs, ni loix, ni police, tout est bouleversé dans le Royaume, si on ne met pas le feu à la maison.

MARGARITA.

Voilà les hardes, Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Les hardes volées?

M. TUE.

Te rairas-tu... vieille... vieille Syracuse? Vous me connoissez, Monsieur; j'ai l'honneur d'être connu de vous.

LE COMMISSAIRE.

Oui, vous êtes Monsieur Tue, Docteur en Médecine.

M. TUE.

Je suis Tuteur de Life, fille de Pembroch: ce fameux Négociant.

LE COMMISSAIRE.

Je le fais.

M. TUE.

Ah! vous le savez! je vous dis donc la vérité. Elle a cinquante mille écus de bon bien.

MARGARITA.

Je vous assure, Monsieur Tue, que je l'ai gardée, comme il faut mourir un jour.

M. TUE.

Tais toi, tais-toi : sans le respect, sans la présence. . . .

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous, ma bonne.

M. TUE.

On l'a enlevée, elle est dans cette maison. Dis donc, dis donc, dans cette maison? Elle ne parlera pas à présent.

MARGARITA.

Oui, dans celle-là.

LE COMMISSAIRE.

Ah! voilà la Garde. (*La Garde arrive.*)

M. TUE.

Arrêtez-moi d'abord cette coquine, il faut qu'elle soit pendue... La porte d'abord... Tu pendue, coquine... Enfoncez, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

Doucement, doucement : frappons. Ouvrez de la part du Roi.

M. TUE.

Hé! ne croyez-vous pas qu'ils songent à nous ouvrir? Enfoncez, morbleu, enfoncez.

LE COMMISSAIRE.

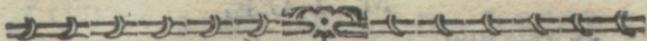
Non, il faudroit un Réferé devant le Magistrat.

M. TUE.

Un Réfééré, un Réfééré! pendant qu'on m'affassine. Je prends tout sur moi.

LE COMMISSAIRE.

Jetez la porte en dedans.



SCENE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

DORVAL *sort l'épée à la main; la Garde recule.*

MOrbleu, vous n'entrerez qu'après m'avoir ôté la vie.

M. TUE.

Tuez, tuez.

MARGARITA.

Ah! un homme?

LE COMMISSAIRE.

Quoi! c'est Monsieur Dorval.

DORVAL.

Oui, c'est moi. Ah! c'est vous, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Ne craignez nulle violence: approchez, expliquez-vous.

M. TUE.

Vous le connoissez: c'est un scélérat.

DORVAL.

C'est sur votre parole... (*Comme la Garde fait un mouvement, il se remet en garde.*) N'avancez pas, morbleu; ou je...

38 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,
LE COMMISSAIRE *à la Garde.*

Retirez-vous, vous autres.

M. TUE.

Quoi! vous renvoyez la Garde?

LE COMMISSAIRE.

Il n'en est pas besoin.

M. TUE.

Je vais moi. . . .

DORVAL.

Si vous avancez. . .

M. TUE.

Je reste, je reste.

LE COMMISSAIRE.

Que veut dire ceci, Monsieur?

DORVAL.

La pupille de Monsieur est dans cette maison : nous nous aimons; & rien que la mort ne peut nous séparer.

M. TUE.

Je n'entends pas ça. Maudite femme!

MARGARITA.

Hé! mais, Monsieur. . . .

LE COMMISSAIRE.

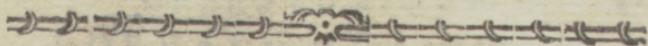
Il me paroît, Monsieur Dorval, que vous vous y êtes mal pris. Si vous vous étiez nommé, Monsieur a trop de raison pour ne pas consentir à un mariage avantageux. . . Amenez la pupille, je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne lui sera fait nulle espece de violence.

DORVAL.

Si vous me trompiez!

LE COMMISSAIRE.

Ne le craignez pas.



SCENE XVIII.

M. TUE, MARGARITA,
LE COMMISSAIRE.

M. TUE.

Qu'il me la rende telle qu'elle est.

LE COMMISSAIRE.

Monfieur Monfieur Tue, un peu de réflexion,
& je ne doute pas que vous ne consentiez à ce
mariage. Dorval est riche, il est de famille, de
la plus belle espérance; & vous avez connu son
pere.

M. TUE.

C'est vrai : mais qu'est-ce que cela me fait ?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous quelque raison ?

M. TUE.

Mille.

LE COMMISSAIRE.

Dites-m'en une.

M. TUE.

Je ne veux pas.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne voudriez peut-être pas épouser cette
jeune personne ?

MARGARITA.

Je vous assure que je ne le lui ai pas dit.

M. TUE.

Tais-toi, bavarde, tais-toi.

LE COMMISSAIRE.

Vous seriez la fable de la ville.

M. TUE.

Qu'importe ?

SCENE XIX. & dernière.
LES CINQ PERSONNAGES.

LE COMMISSAIRE.

LEs voici. Venez, Mademoiselle. Monsieur votre Tuteur est le plus raisonnable des hommes. Il consent à vous unir.

QUINQUE.

DORVAL.

La voilà, mais,
Ne me trompez pas :
Quoi, vous ne voulez
pas ?
Je me moque de votre
aveu,
Morbleu.
Je veux vous faire
voir beau jeu.
Levez-vous,
Levez-vous.

LISE.

Mon cher Tuteur,
Mon Protecteur,
Je suis à vos genoux.
Ah ! qu'il soit
Mon époux.

M. TUE.

Ah, ah ! je vous
tiens là :
Ah ! vous voilà ?
Je ne veux pas.
C'est inutile,
Un mot en vaut
mille.
Je ne veux pas.
Je ne veux pas.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs,
De la douceur
En conscience
Vous ne pouvez
Vous refuser
À l'alliance
Qu'on vient
De proposer.
Ah ! M. Tue,
Que cette vue.

MARGARITA.

Quoi ! vous hésitez,
Vous douteriez,
Vous refuseriez,
Leur amitié ?
Et quoique barbon,
Vous dites, non ?
Vous perdez donc le
sens ?
Sans
Nul ressentiment
Pour le moment,
Je les marierois ;
Et j'unirois,
Avec cet amant
Qui lui plaît tant,
Un Tendron si charmant.

OPÉRA COMIQUE.

DORVAL prend *Lise* par un bras.

Ah! c'en est trop : rentrons.

M. TUE par l'autre bras.

Non, non.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, point de violence. Monsieur Tue, je vous conseille d'y consentir de bonne grace, ou je vais à l'instant m'y prendre de façon à l'ôter de vos mains.

M. TUE.

De mes mains, de mes mains ? moi son Tuteur !

LE COMMISSAIRE.

Apprenez que nos Magistrats font avant vous les Tuteurs nés des orphelins.

M. TUE.

Je le fais.

LE COMMISSAIRE.

Et songez que votre conduite va vous déshonorer.

MARGARITA.

Sans doute, sans doute, va vous déshonorer.

M. TUE.

Ah! maudite coquine : j'enrage. (*à part*) Faut-il que j'y consente : Je suis sur les épines, cela va s'ébruiter. Ah! je n'en reviens pas.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, décidez-vous.

DORVAL.

Voyez à l'instant, ou je vous assure...

LISE.

Mon cher Tuteur.

MARGARITA.

Allons, il y consent : il est trop heureux.

42 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

M. TUE.

Je le veux bien : mais je veux étrangler cette coquine.

MARGARITA.

N'y venez pas, ou je vous arrache les yeux.

M. TUE.

Ah! si je n'avois pas été trahi!

DORVAL.

Non, vous ne l'avez pas été. Reconnoissez en moi ce Captif qui vous....

M. TUE.

Quoi! ce....

DORVAL.

Oui.

MARGARITA *en rendant le Recueil!*

VAUDEVILLE.

Vous qui croyez que des tendres esclandres

Un Registre peut être l'écueil,

Ah! croyez-moi, brûlons notre Recueil,

Et faisons-en, faisons-en des cendres.

Contre un sexe enchanteur

Et flatteur

Dont les charmes,

Dont les armés

Sont sûrs de leurs coups,

Vainement on subtilise :

On ne s'avise

Jamais de tout.

LE COMMISSAIRE.

Je suis certain que dans notre jeune âge

Des barbons furent dupés par nous :

Notre tour viendra ; laissons, en filant doux,

Imiter nos premiers tours de page.

Contre un âge trop vif,
Trop actif.
Dont les charmes, &c.

M. T U E.

Je ne fais rien de si fort, de si bête,
Que confier son honneur à quelqu'un.
Avois-je alors un grain de sens commun ?
J'avois sans doute perdu la tête.

Oui, moi seul je saurois,

Je pourrois,

Par adresse,

Par finesse,

Vous pouffer à bout.

C'est sottise :

Ah! qu'on s'avise

Fort bien de tout.

L I S E.

Du Dieu d'Amour je bravois les atteintes,
Je redoutois de prononcer son nom.
Je disois oui, mais l'Amour disoit non ;
Je vois Dorval, adieu toutes mes craintes,
Contre un Amant flatteur,
Enchanteur,
Dont les charmes, &c.

D O R V A L.

Lise, mon cœur a peu d'expérience :
Mais apprends ce que dicte mon cœur :
C'est mon amour qui fera ton bonheur.
C'est le tien qui fait ma confiance.

En faisant ton bonheur,

Mon honneur

Peut-il craindre,

Et se plaindre ?

Un lien si doux

Doit bannir toute surprise.

Ah! je m'avise

Fort bien de tout.

LE COMMISSAIRE.

De tout Auteur l'intention est bonne,
Il ne veut qu'enchanter le public :
Que l'enchanter, Messieurs, c'est là le hic.
Il faut que toujours on lui pardonne,
Ou le plan mal conçu,
Mal tissé,
Ou l'intrigue
Qui fatigue
Le style ou le goût :
Vainement l'Auteur s'épuise,
Il ne s'avise
Jamais de tout.

F I N.

Lu & approuvé. A Paris ce 2. Sept. 1761.

CREBILLON.

Permis d'imprimer. A Paris ce 5. Sept. 1761.

DE SARTINE.

Registré à la Chambre Royale & Syndicale. N. 15018.
A Paris ce 11. Sept. 1761. SAUGRAIN, Syndic.

1788

ARTICLES

DE LA

CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE

FRENÇAISE

DE 1791

ARTICLE

1

Le

peuple

français

se

proclame

libre

et

indivisible

et

inséparable



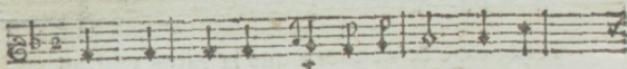




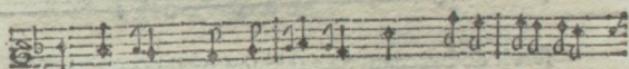
A R I E T T E S ET VAUDEVILLES

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

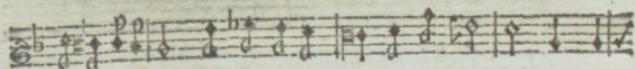
Andantino.



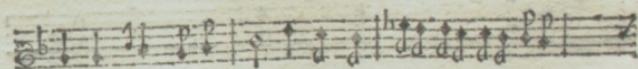
U N Chanteur n'est pas un Ca-ton, Il n'est



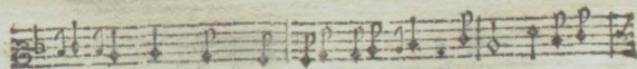
pas d'Employ qui l'é-ton-ne Quand l'Ecoliere en



rend le ton, Alors sa con-dui-te déton-ne Pour o-



bliger tout favo-ri Toute ouvriere ourdit la

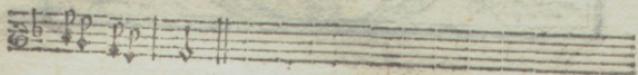


frame Qui cache aux yeux l'Amant cheri & la cost-

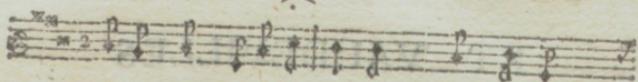
27 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.



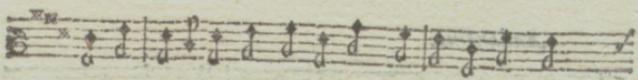
feu-fe de la Femme ne fert qu'à coef-fer



son ma- ri.



U Ne Fille est un oiseau Qui semble aimer



l'escla-vage & ne cherit que la ca-ge Qui lui



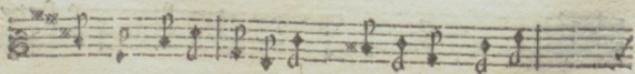
fervit de berceau, Sa gayté son badinage, Ses ca-



resses son ramage Font croire que tout l'en-



gage Dans un séjour plein d'attraits; Mais ou-

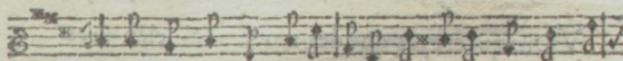


vrés lui la fe-nê-tre zeste, on la voit dif-pa-

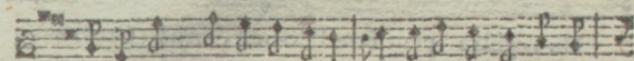
ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT 3



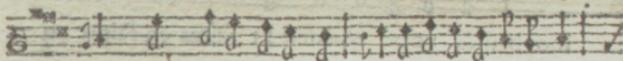
roitre Pour ne revenir ja-mais. - - - - -



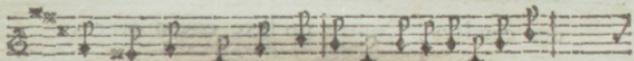
Mais ouvrés lui la fe-nêtre zte on la voit dispa-



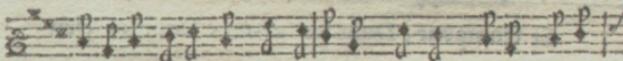
roitre pour ne revenir jamais - - - - -



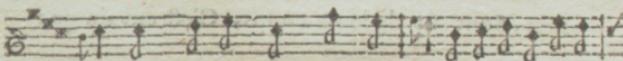
mais Pour ne revenir ja- mais- - - - -



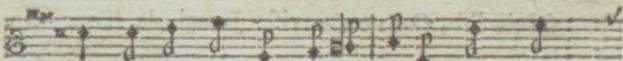
A mon âge on est pas dupe - - - - -



Le sexe qui porte jupe, Ne fauroit nous abu-

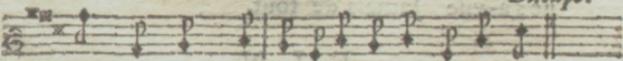


ser, C'est envain qu'il veut ruser, - - - - -



Contre une tête un peu sage, Nous sa-

Dacapo.

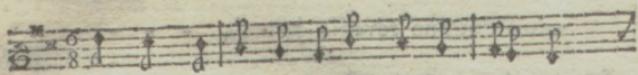


vons trop qu'à cette âge Une Fille est un oi-

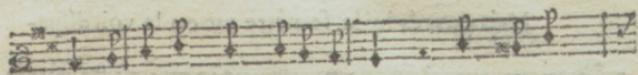


4 ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

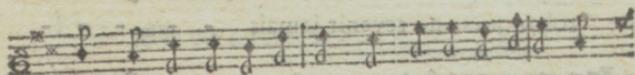
VAUDEVILLE.



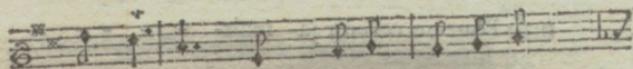
Vous qui croyés que des tendres Es- clan-dres



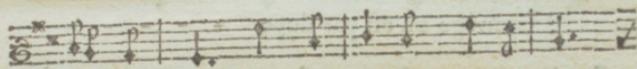
Un registre peut être l'Ec-ueil, Ah! Croyez



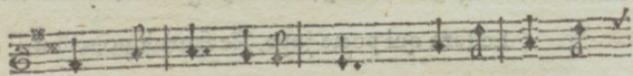
moi brûlés votre re-cueil Et faites en faites en



des cendres, Contre un sexe enchanteur ,



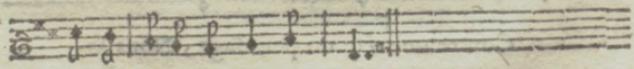
Et trompeur, Dont les ar-mes Dont les char-



mes, Sont sûr de leurs coups, C'est envain que



subti- life, On ne s'a- vise Jamais de Tout, On



ne s'a- vise Jamais de tout,

F I N.

DL

AB: 22 $\frac{2}{18}$

S

XL365650

DL 2427^v







ON NE S'AVISE JAMAIS

DE TOUT.

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE EN PROSE,

Mêlé de morceaux de Musique;

Représenté sur le Théâtre de la Foire St Laurent,
le Lundi 14 Septembre 1761.

Par M. SEDAINE.

La Musique de M. De M***

Le prix est de 24 sols avec les Ariettes & Vaudevilles
gravés à la fin.



A PARIS,

Chez Claude HERRISSANT, Imprimeur-Libraire
rue neuve Notre-Dame, aux trois Vertus.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation & Permission.